

—C'est ce qu'il me semblait, madame.

—Il ne me *semblait* pas, à moi, j'en suis parfaitement certaine ! continua la jeune dame contrariée.

—Cependant, madame, il n'y sont plus.

—Ils n'y sont plus?... et Félicité pâlit. Mais cherchez, malheureuse, cherchez donc.....

Tremblante, comme si elle venait d'entendre prononcer son arrêt de mort, la femme de chambre continua ses recherches partout. Madame se mit à en faire autant, mais en vain, et une terreur subite s'emparant de l'âme de Félicité, elle laissa échapper de ses lèvres l'exclamation :

—Volés !...

La femme de chambre, la blonde et toujours si joyeuse Siska, resta comme pétrifiée à ce mot. Voyant devant elle sa maîtresse, l'œil en feu, les dents serrées par la colère, les joues d'une pâleur de mort, l'innocente fille comprit ce qui se passait dans le cœur de la dame : celle-ci l'accusait de lui avoir volé ses bijoux.

—Malheureuse ! s'écria enfin la jeune baronne, personne que vous n'est entré ici : c'est donc vous qui.....

—Moi ? Madame....

—Oui, oui, rendez-moi mes bijoux !

—Mais, madame, je ne sais ce qu'ils sont devenus ; je vous le jure par tout ce que j'ai de plus sacré, je n'en sais rien.

—Ne me trompez pas ! parlez : où les avez-vous emportés ?... rendez-les moi, je n'en dirai rien à personne et je vous pardonnerai ; sinon, je vous remets entre les mains de la justice.

La femme de chambre tomba à genoux, et jura, les larmes aux yeux, qu'elle était innocente ; mais madame ne se laissa pas attendrir.

Au même moment, la porte s'ouvrit pour livrer passage à Paul ; malgré le trouble dans il vit madame de Mirville et Siska, il regarda autour de lui d'un air indifférent, jusqu'à ce que son œil s'arrêtât sur la splendide toilette de sa femme.

Sur un signe de lui, la femme de chambre se retira en murmurant des excuses, sans que le baron sut ce qu'elle voulait dire.

—Que s'est-il passé, Félicité ? demanda Paul, dès que la pauvre Siska eut quitté l'appartement.

—Mes bijoux ! on m'a volé mes bijoux !

—Bah, bah ! Qui vous les aurait volés ? répondit le jeune homme en secouant la tête avec incrédulité. Avec votre négligence habituelle, vous les aurez mis n'importe où, sans le savoir vous-même.

—Bon Dieu ! vous croyez donc qu'il n'y a plus de voleurs sur la terre ?... Ah ! cette froide insouciance vous sied bien, au moment où je devrais être prête pour me rendre à la fête chez.....

—Fêtes !... Il s'agit bien de fêtes, dans les circonstances où se trouve votre père ! L'avez-vous vu ? Savez-vous ce qui se passe ?

—Ses amis le sauveront.

—On n'a pas d'amis en pareils cas. De plus, il n'a déjà que trop abusé de l'obligeance de ses amis. Voyons, débarrassez-vous de tout cet attirail de fête, ce n'est pas le moment.....

—La jeune femme repoussa la main que lui tendait le baron.

—Oh, je vois que vous m'enviez tout plaisir.

—Je ne vous envie absolument rien, et il m'est parfaitement indifférent que vous alliez ou non à la fête. Cependant, soyez convaincu que la situation de votre père est actuellement connue partout ; les créanciers n'ont pas manqué de pousser les hauts cris, les mauvaises langues ont fait le reste, et rien d'étonnant si, à votre entrée au salon, vous trouvez vos amis et amies en train de vous déchirer à belles dents, vous et votre père.

—Sans cœur que vous êtes !

—Épargnez les grands mots. Raisonnez un instant, vous verrez que je ne vous dis que la vérité—encore que vous ne vouliez entendre de ma bouche la vérité. Mettez votre vanité et votre coquetterie de côté, et considérez la réalité telle qu'elle est.

—Je ne veux pas voir la triste réalité ! s'écria Félicité. Des larmes de dépit jaillirent de ses yeux, ses lèvres se contractèrent et elle se serra les poings avec une sorte de rage.

—Sotte femme que vous êtes ; s'écria Paul en s'en allant brusque-

ment ; eh bien, vous n'irez pas, je vous le défends !

Jamais Félicité n'avait vu son époux dans cet état ; ce n'était plus le jeune étourdi de la veille, c'était un homme énergique, impérieux ; et, pour la première fois se courbant sous sa volonté, la jeune épouse se laissa tomber sur une chaise, en fondant en larmes. Ce n'est pas que Félicité fut insensible aux malheurs de son père, et, d'autre part, elle était persuadée qu'il y avait du vrai dans ce que venait de lui dire son mari ; mais elle aurait cru s'humilier en l'avouant devant celui qu'elle avait en haine, et surtout le ton sur lequel Paul lui avait parlé l'avait blessée au vif.

L'arrivée de la vieille baronne, avertie par la femme de chambre, ramena sur le tapis la disparition des bijoux. Madame de Mirville ne prit pas la chose aussi légèrement que son fils : les bijoux représentaient une valeur intrinsèque de plusieurs milliers de francs, et après quelques paroles assez vives de part et d'autre, on convint, de commun accord, de se livrer aux recherches qui furent sans résultat !

Alors le jeune baron partagea l'inquiétude générale ; il se mit comme les autres à faire des suppositions, à réfléchir, et enfin tout le personnel de l'hôtel ne fut bientôt plus occupé que du vol des bijoux. Les domestiques furent interrogés à tour de rôle ; mais l'innocence de chacun d'eux n'en ressortit que plus évidemment.

Tout-à-coup Madame de Mirville eut une idée sublime—à son point de vue, tout au moins—et cette idée lui sourit d'autant plus qu'elle semblait devoir venger son orgueil outragé : Jean Hartman était venu à l'hôtel ; plus de doute, le voleur n'était autre que ce misérable ouvrier ! — On en eut bientôt la conviction, et encore qu'elle ne reposât sur aucun fondement sérieux, on dépêcha au procureur du roi une plainte à charge du pauvre vieil ouvrier.

Rendons-nous maintenant à la petite maison occupée par ce dernier, par Jean Hartman.

Il fait noir et la lampe brille sur une petite table rapprochée du foyer. Ah ! qu'il fait triste et sombre dans